

« Ce sont des garçons manqués. »

La fillette lesbienne préfère les jeux de garçon : elle n'aime pas la couture ni les autres occupations féminines.

Dr Frank Caprio, *L'Homosexualité de la femme*, 1959

Qu'on les appelle « jules » ou « camionneuses », on considère volontiers les lesbiennes comme des garçons manqués, et on les imagine juchées sur une moto ou penchées sur un moteur. Si les gais sont coiffeurs, les lesbiennes choisiraient des métiers d'hommes : professions à risques ou métiers techniques. Et ces activités, tout comme le caractère qu'on leur prête, témoigneraient de leur personnalité masculine. Elles auraient, somme toute, plus d'affinités avec les hommes qu'avec les femmes : outre leur désir pour le beau sexe, elles partageraient, avec eux, un tempérament et des modes de pensée.

Cette idée reçue stigmatise les lesbiennes en les excluant de la catégorie femme, au prétexte de leur sexualité. Mais elle ne les inclut pas pour autant dans la catégorie homme. Elle les condamne à n'être que des sous-hommes, en jugeant ridicule leur prétention aux attributs et aux fonctions masculines. Les lesbiennes sont ainsi vouées à la parodie. Pourquoi ? Pour Daniel Welzer-Lang, sociologue, la société exerce une forme de discrimination à l'égard des personnes à qui l'on prête des qualités – ou des défauts – attribués à l'autre sexe (*La Peur de l'autre en soi*, 1994). Et elle fustige, encore aujourd'hui, celles et ceux qui, sans pour autant être homosexuel.le.s, ne

se conforment pas aux représentations stéréotypées de genre : les hommes – « de Mars » – sont censés briguer le pouvoir, valoriser la compétitivité, n'afficher ni faiblesse, ni sensibilité. Ils sont enclins à la prise de décision et à l'action ; les femmes – « de Vénus » – privilégient soi-disant l'amour, le souci de l'autre et la communication. Elles sont intuitives, sensibles et bienveillantes. En naturalisant des qualités psychologiques qui sont, en réalité, le lot de chacun et de chacune mais que beaucoup n'osent exprimer, la société justifie l'attribution de rôles selon les sexes, et surtout, leur hiérarchisation. Ces idéologies qui prônent la supériorité d'un genre sur l'autre (sexisme) et d'une orientation sexuelle sur l'autre (hétérosexisme) sous-tendent le système social et organisent une surveillance des genres. Si les luttes féministes ont permis de secouer ce joug, qui oppresse les hommes comme les femmes, hétérosexuels comme homosexuels, il demeure plutôt mal vu de sortir des rangs.

Mais le préjugé n'émane pas seulement de cette vigilance sociale. Il s'enracine au-delà dans la construction même de l'identité homosexuelle et dans l'idée que les lesbiennes sont des « inverties ». La plupart des sociétés considèrent en effet qu'il existe deux sexes, et deux seulement. Et cette différence biologique implique que l'homme et la femme aient des qualités et une sexualité complémentaires. Une femme est une femme parce qu'elle est pourvue d'un corps de femme (chromosomes compris), de qualités féminines et qu'elle désire des hommes. À rebours, ceux qui désirent des femmes sont des hommes, ou... s'y apparentent. Et c'est bien le cas des lesbiennes. Du moins selon les théories médicales de la fin du XIX^e siècle, qui se fondent sur ce principe. Pour les médecins, Magnus Hirschfeld (1868-1935) notamment, l'idée que les homosexuels ont un instinct sexuel

inversé ne suffit pas à expliquer leur « pathologie ». Au-delà, ils estiment que c'est toute la personne homosexuelle qui est dotée des traits de l'autre sexe. Car elle appartient à un troisième sexe, sorte de mélange des deux premiers, qui se place entre des types idéaux : les hommes et les femmes « absolus ». Ces derniers se distinguent par une anatomie sans ambivalence (des caractères sexuels, primaires et secondaires cohérents), mais aussi par une « masculinité » ou une « féminité » dites parfaites.

Toute ambiguïté physique ou morale est alors interprétée comme un symptôme d'homosexualité. Et leur présence permet de distinguer les invertis « congénitaux » des « occasionnels ». On mesure ainsi le lesbianisme à l'aune de la masculinité. Krafft-Ebing (1840-1902), psychiatre allemand, élabore même, à la fin du XIX^e siècle, une échelle d'évaluation : le premier degré désigne les femmes dont l'homosexualité ne se perçoit pas, mais qui répondent aux avances des lesbiennes. Le second, les femmes qui préfèrent porter des vêtements masculins. Le troisième degré concerne les femmes qui prétendent être des hommes. Le quatrième et dernier degré caractérise celles dont les organes génitaux sont le seul attribut féminin. Pour le reste – pensée, sentiments, actes, apparence –, elles sont des hommes (*Psychopathia Sexualis*, 1886).

En écho à ces pseudo-explications, un des romans lesbiens les plus célèbres, *Le Puits de solitude*, est publié en Angleterre en 1928. Son auteur, Marguerite Radclyffe Hall, y met en scène Stephen Gordon, jeune femme dont la masculinité revient comme un leitmotiv. Dès sa plus tendre enfance, Stephen grimpe aux arbres, se bat avec ses camarades et déteste les robes. La maturité n'y change rien. Elle déclare sans relâche qu'elle doit être un garçon, puisqu'elle se sent « exactement comme si elle en était un ». Et elle désire

et aime des femmes. Le roman connaît illico un fort retentissement : un mois après parution, la presse anglaise crie au scandale. Il y a procès et le livre est interdit en Angleterre. Mais l'auteure est la première lesbienne médiatisée : son œuvre devient un best-seller aux États-Unis et sort en France chez Gallimard en 1932. Les lesbiennes de l'époque se montrent divisées à son égard : nombre de femmes se trouvent sans doute des affinités avec Stephen. Et ce d'autant plus que les modèles lesbiens auxquels s'identifier sont rares. Mais la thèse de l'inversion congénitale est loin de convaincre tout le monde. Ainsi, un certain nombre de lesbiennes ne se reconnaissent pas du tout dans cette description que l'on a pu faire d'elles. Bien loin de cette prétendue virilité, leur caractère et mode de vie s'apparentent tout à fait à l'idée que la société véhicule de ce qu'est une « vraie femme ».

D'ailleurs, les normes de la « féminité » se sont elles-mêmes vues malmener au cours de l'histoire, les femmes investissant des domaines traditionnellement réservés aux hommes et étendant de plus en plus leur champ d'action et de liberté. Preuve qu'il n'y a aucun lien de nécessité entre sexe, identité de genre et orientation sexuelle, même s'ils peuvent avoir une incidence les uns sur les autres.

Mais revenons justement sur ces notions : dans notre identité personnelle, il faut bien dissocier les composantes sexuelles (ce qui relève de la sexualité) des composantes de genre (ce qui relève de notre identité en tant qu'homme ou femme).

L'orientation sexuelle concerne l'attirance érotique que l'on éprouve pour quelqu'un. Elle est homosexuelle si le désir porte sur des personnes du même sexe que soi, hétérosexuelle si le désir porte sur des personnes du sexe opposé, ou bisexuelle si l'on aime

l'un et l'autre sexe. Mais elle ne se réduit pas, pour autant, à ces trois étiquettes : elle s'inscrit bien plutôt dans un continuum qui va de l'homosexualité exclusive à l'hétérosexualité exclusive en passant par tous les degrés possibles (rapports homosexuels/hétérosexuels fréquents, rares, très rares, etc.). Car on ne peut pas classer les gens, une fois pour toutes, dans des catégories sexuelles rigides. « Les hommes ne constituent pas deux populations distinctes, hétérosexuelle et homosexuelle. [...] Seul l'esprit humain invente des catégories, et tente de faire entrer de force la réalité dans des cases séparées », écrivait déjà le sexologue Alfred Kinsey, dans son *Rapport sur la sexualité masculine* en 1948. C'est pourquoi il conçut également une échelle graduée de 0 à 6 entre hétérosexualité exclusive (degré 0) et homosexualité exclusive (degré 6), sur laquelle se répartiraient les individus en fonction de leurs expériences et de leurs réactions psychologiques.

L'identité de genre, pour sa part, correspond à la manière dont chacun se définit lui-même par rapport à son sexe (celui qu'on lui attribue à la naissance) et aux genres, homme et femme, tels qu'ils sont construits dans une société donnée. Autrement dit, c'est la manière dont on se positionne personnellement sur l'échiquier social homme-femme. Elle est la « reconnaissance par l'individu lui-même – et jusqu'à un certain point, par son entourage, puisque nous existons en grande partie à travers le regard des autres – du fait qu'il possède des attributs physiques, psychologiques ou symboliques mâles ou femelles. » (Michel Dorais, *in La Peur de l'autre en soi*, 1994).

Tout comme l'orientation sexuelle, l'identité de genre peut être remise en question tout au long de l'existence. Elles sont certes toutes deux fortement influencées par les modèles valorisés socialement. Il reste que toute identification est le fruit d'un

parcours personnel, qu'elle soit conforme aux normes ou non.

Ainsi, bon nombre de lesbiennes flirtent avec la masculinité, sans pour autant s'identifier à un homme. La confusion règne pourtant dans les esprits entre transsidentité et homosexualité. Or, si on peut être à la fois trans et homosexuel, la transidentité ne concerne pas la sexualité, mais bien l'identité de genre (ce que souligne l'utilisation du terme « transidentité » au lieu de « transsexualité »). Les personnes trans ont éprouvé, à un moment de leur existence, une contradiction entre leur sexe et leur genre, ou entre « sexe du corps » et « sexe de l'esprit » : nés hommes, les femmes trans se sont senties plus ou moins tôt des femmes ; nés femmes, les hommes trans se sont sentis des hommes. Et ils/elles peuvent alors entreprendre différentes transformations corporelles (prise d'hormones, interventions chirurgicales...), démarches administratives (changement d'état civil), etc. pour devenir pleinement ce qu'ils/elles sont. Toujours est-il que ce n'est pas parce qu'une femme se sent homme qu'elle est lesbienne. D'ailleurs les hommes trans qui préfèrent les femmes sont bel et bien... hétérosexuels, puisqu'ils sont des hommes.

Certaines lesbiennes se revendiquent toutefois transgenres en ce qu'elles jouent avec les normes et les transgressent (ou encore « *queer* », de l'anglais « bizarre, anormal », un mot qui désignait les sexualités « déviantes » des gais et des lesbiennes et qu'ils ont repris dans un usage positif). Qu'elles soient « masculines » et se disent « *butch* » (de l'anglais « costaud », tandis que certaines lesbiennes « féminines » se qualifient de « *fem* ») ou androgynes, *ad libitum*..., elles se réapproprient les codes sociaux pour exprimer une identité personnelle et authentique. Qu'on la stigmatise comme « hommasse » montre que l'on

renvoie toujours dos-à-dos masculin et féminin comme deux pôles opposés. Et que l'on méconnaît la multiplicité des genres.